



2019 #1

ÉDITORIAL



par Bernard CASTÉ RAS

Ils étaient deux le 5 janvier au Trinquet, six le 24 février toujours au Trinquet, quinze le 17 mars à Tosse dans cette merveilleuse église romane à l'acoustique remarquable. *Ils* ? Les musiciens que nous avons accueillis ce premier trimestre de 2019. Et à chaque fois, pour le spectateur, le même plaisir, d'une part, d'*entendre* les sons se superposer, s'interpeller, se répondre – miracle de la synchronicité – et d'autre part de *voir* les regards échangés, les connivences discrètes, les tensions partagées et dans le regard des musiciens, en fin de concert, cet éclat qui dénote la fierté d'avoir offert le meilleur d'eux-mêmes – miracle de la communion –.

Ces moments qui rendent la musique vivante incomparable vous en trouverez l'écho dans les pages suivantes. Vous y découvrirez aussi ce qui vous sera proposé le dernier week-end d'avril, pour la seconde édition de « *Mélo-manes fait son cinéma au Rio* ». Et tous ces articles sous différentes signatures, pluralité encore !

Notre prochain rendez-vous, ce sera l'assemblée générale annuelle du 4 avril au Salon Vert où nous présenterons les incontournables bilans mais aussi nos projets, certains très ambitieux car, sachez-le, c'est votre fidélité qui nous pousse à élaborer une offre très diverse.

5 JANVIER



DUO SLAVA

ÉMILIE FICHTER - ANDONI AGUIRRE

Pour ouvrir l'année en beauté, Françoise Gimbert avait invité un très cher ami à elle, Andoni Aguirre, pianiste qui avait joué pour elle et le chœur Ananda autrefois, quand le jeune garçon était au conservatoire. Il avait accompagné le chœur pour le *Gloria* de Vivaldi, pour Haendel ; Rossini, Puccini. Il était parti en Bretagne, en promettant de revenir et... il est revenu ! En 2017 tout le monde avait été très triste parce qu'il s'était décommandé pour cause de maladie, heureusement il avait été remplacé par deux pianistes, brillants participants de l'Académie Ravel, Slava Guerchovitch et Wei Ting Hsieh.

En 2018 sa venue n'a pas pu s'organiser, alors le premier concert de 2019 a été pour lui. Il est venu accompagné, d'une amie-complice, Emilie Richter qu'il avait rencontrée au CNSM dans la classe de Bruno Rigutto et qu'il a retrouvée par hasard comme collègue en Bretagne. Ils ont créé un duo à quatre mains, le *Duo Slava*. La jeune femme, que la prési-

dente ne connaissait pas, est venue avec son mari et un bébé : l'hôtel où ils étaient n'avait pas de chauffage, or en janvier il a fait froid même à Hossegor et les parents ont appelé Françoise au secours ; n'écoutant que leur grand cœur les Gimbert ont hébergé le couple et son petit. Le lendemain matin, jour du concert, le mari d'Emilie s'est aperçu que sa voiture était en

panne, que personne ne voudrait la réparer; au lieu d'apporter une baguette et des croissants, il est revenu avec une voiture neuve. Tout va bien, Emilie peut aller répéter au Trinquet sans souci.

Et maintenant le concert ! Pour apprivoiser le public en quelque sorte, le duo joue la transcription pour piano de la *cinquième symphonie* de Beethoven. Rappel historique: sol, sol, sol, mi bémol, trois brèves une longue, le V de la Victoire, indicatif de l'émission de la Résistance à la BBC pendant la seconde guerre mondiale : « *les Français parlent aux Français* ».

Après Beethoven, Rachmaninov, les 6 duos de l'*Opus 11*, écrits pour quatre mains, le dernier intitulé *Slava* qui signifie Gloire, nom du duo Andoni Aguirre-Emilie Richter. Les deux artistes sont visiblement, et auditivement, très habitués l'un à l'autre, leurs mains jouent toutes seules, se répondent, se disputent presque, on dirait que les pianistes les laissent faire, le public est séduit par ces

danse russes. Il est également séduit par les *Danses hongroises* de Brahms, elles ne l'ont pas endormi, comme elles avaient bercé Andoni petit dans la voiture de ses parents, au contraire, les auditeurs étaient sous le charme des airs tziganes réécrits pour piano à quatre mains par le compositeur, et qu'on entend le plus souvent dans leurs orchestrations.



Si l'on en croit le programme, le duo Slava est un fervent admirateur de la musique d'Europe centrale, en particulier de l'ancienne Tchécoslovaquie et du compositeur Smetana. Bedrich Smetana est né en Bohême, il a travaillé à Prague, a été le chef d'orchestre de Dvorak, et son ami ; son œuvre la plus connue est le poème symphonique *Vltava*, (La *Moldau* en allemand) qui fait partie d'un ensemble dédié à *Ma Vlast* (Ma Patrie). Le compositeur a décrit son poème symphonique :

"L'œuvre raconte le cours de Vltava débutant par ses deux sources (la froide et la chaude), l'union des deux petits ruisseaux en un seul courant. Ensuite sa traversée par les bocages, les prairies, les contrées. Là, on festoie dans la gaieté ; là, au clair de lune, une danse des ondines ; sur les rochers tout proches des forteresses, des châteaux, des ruines se dressent fièrement.

La Vltava tourbillonne dans les rapides de Saint-Jean et continue à s'écouler en une large rivière vers Prague, Vyšehrad fait son apparition (fort au dessus de la ville), finalement son courant majestueux disparaît dans celui de l'Elbe."

Et c'est la fin du concert.

Pour les *Bis*, Dvorak d'abord sans lequel Prague ne serait pas tout à fait Prague, les artistes ne sont plus en représentation, ils s'amusent, improvisent presque, se trompent, elle continue toute seule; ensuite elle veut changer de place , Andoni passe à droite ; à gauche pour la « *polka italienne* » de Rachmaninov elle a sept fois la même note à jouer, il la taquine en lui disant qu'il faut qu'elle les compte. Ils s'amusent. On aime que la musique soit une joie à exécuter comme à écouter.

Tita du Boucher

24 FÉVRIER



QUATUOR ARNAGA

CATALINA SKINNER - PIERRE-YVES BINARD



C'était la dernière soirée de Mélo-manes Côte Sud au Trinquet , désormais l'ère du Salon Vert du Sporting est ouverte. Tous les concerts et autres spectacles n'auront pas lieu là mais ce sera la salle principale, comme le

Trinquet l'avait été jusqu'à ce jour. Et c'est un véritable bouquet de musique qu'ont offert le quatuor Arnaga , la mezzo Catalina Skinner et le baryton Pierre-Yves Binard. Les morceaux étaient brefs et nombreux. Elle a commencé avec Mozart puis Haendel, il a continué avec des lieder de Schubert

(*An die Musik*) et Schumann (*Widmung*).

Ils ont chanté en duo, Dorabella et Guglielmo « *il core vi dono* »

Enfin ce fut au tour du quatuor d'être le soliste : L'*Andante* du quatuor N° 13 *Rosamunde* de Schubert.

Au florilège classique, on a ajouté quelques rameaux du vingtième siècle :

Deux poèmes symphoniques *Il Tramonto* (*Le coucher du soleil*), de Res-

pighi (1879-1936) chanté par Catalina Skinner en italien et *Dover Beach*, de Barber (1910-1981) chanté par Pierre-Yves Binard en anglais.

Il Tramonto est



inspiré du poème *The sunset* de Percy Bysshe Shelley (1816), poète anglais romantique par excellence, beau-frère de Byron et amant puis mari de Mary Godwin Shelley, l'auteur de *Frankenstein*.

Dover Beach (1851) poème de Matthew Arnold, fut mis en chant pour baryton et quatuor à corde par le compositeur américain Samuel Barber en 1931; lui-même avait une voix de baryton, il a chanté cette œuvre et l'a enregistrée, on peut encore l'entendre sur *you tube*. Plusieurs personnes étaient venues, spécialement pour son *Adagio* si célèbre à cause des funérailles de Franklin D. Roosevelt, plus récemment, celles de Grace Kelly, et des films dont *Platoon* et *Elephant man*. Les auditeurs espéraient être émus, le quatuor Arnaga les a comblés, la salle est restée muette un instant avant d'applaudir.

Pour faire redescendre la tension, les artistes ont proposé des petites chansons basques, toutes brèves, des fleurs, du type de celles qu'on lance en Espagne pendant les processions de la Semaine Sainte (*coplas*).

Et pour couronner la soirée, Mozart,

le *divertimento K.136*, par le quatuor, un mini-opéra dont les instrumentistes sont les personnages, puis *Don Giovanni*, l'air de Zerlina, *Vedrai carino... e un certo balsamo che porto addosso*, et l'air dit du champagne, *Fin ch'han dal vino*. Officiellement cela aurait dû être la fin du concert, Rossini serait venu en Bis. Ils ont anticipé et on a entendu avec bonheur le duo entre Rosine et Figaro « *Dunque, io son...* » et souri au jeu des artistes avec le billet doux à porter à Lindoro-comte Almaviva. Pour le vrai bis, celui que le public a réclamé, ils sont revenus à *Don Giovanni*, *Là ci darem la mano...*
On revient toujours à Mozart !

Tita du Boucher



UNE ASCÈSE HEUREUSE, DIMANCHE 17 MARS À L'ÉGLISE DE TOSSE..

Sous la direction de **Philippe Mendes**

L'ensemble Ascèse : 12 solistes de haute qualité.

Avec la participation de **Marina Beherette** au violon et **Emmanuelle Bacquet** au violoncelle.

De l'art de composer un programme : quand le public prend place pour assister à un concert, les plus curieux ouvrent le programme. Pensent-ils parfois à la difficulté de l'exercice « composer un programme de concert » ? S'il s'agit d'un monstre sacré comme Chopin, dont on interprètera au piano quelques *Nocturnes*, *Ballades*, *Valses* et *Impromptus* savamment mêlés, rien de plus simple. Mais un concert de chant choral, partiellement *a cappella*, partiellement accompagné, c'est tout autre chose... Quelle ligne directionnelle ?

Quels choix esthétiques ? Quelles options historiques ? Les questions sont multiples et les réponses sont à inventer.

C'est ainsi que Philippe Mendes, après mûre réflexion, a conçu un programme qui allie l'audace et la sagesse, les œuvres originales et les réécritures, les œuvres contemporaines et celles d'un passé lointain avec, pour couronner le tout, une commande spécifique du chœur *Ascèse* à Josep Vila i Casañas, compositeur catalan.

L'ascèse est consubstantielle à toute pratique musicale. Dans l'art vocal c'est le corps qui est l'instrument. Le corps qui propulse la voix doit exprimer la vigueur en même temps que la sensibilité, le chanteur doit posséder une technique à toute épreuve, rester insensible au froid de l'église, aux courants d'air des passages entre extérieur et intérieur, à la fatigue des répétitions, aux soucis intimes... Ascèse. Le travail vocal individuel débouche sur la pratique d'ensemble qui impose l'humilité individuelle, qui doit se confronter à la diversité des œuvres, des techniques et des styles. Ascèse. Le recueillement de quelques secondes entre les morceaux, pour que chaque œuvre soit abordée avec l'état d'esprit approprié. Ascèse encore. Ascèse certes, mais doublée de plaisir : c'est la particularité paradoxale de la pratique musicale. Le bonheur de faire de la musique n'est connu que de ceux qui pratiquent eux-mêmes cet art.

La plupart des compositeurs de ce programme étaient inconnus du public, hormis les grands « classiques » Ravel, Rachmaninov et Purcell. Né en 1981, Gjermund Larsen, le benjamin du jour, a surpris par la jeunesse, la vitalité, l'humour qui imprègnent ses compositions, porteuses à l'évidence de son amour pour la musique folk qu'il a toujours pratiquée : *Solistsvals* : pièce d'un grand raffinement vocal et d'une fantaisie imaginative toujours renouvelée. Dans *Polonese*, le violon et les voix se marient admirablement. Ces deux pièces révèlent un esprit empreint d'enfance, de naïveté et de liberté imaginative. De l'art d'obtenir beaucoup avec peu de moyens. Un compositeur vraiment doué.

Les compositeurs basques étaient au nombre de 6 (sans compter Ravel), nés entre 1959 et 1976, donc dans la pleine maturité de leur art. Des Basques qui composent en basque : quel bonheur ! Déjà l'année dernière, l'ensemble

vocal Au chœur des Dames nous avait fait admirer ce que j'appellais « la beauté multiple des langues de la terre ». La langue basque ressemble au peuple qui la parle : rude et élégant, bondissant autant qu'ancré profondément dans le sol. La langue basque a une musique à nulle autre pareille (*Mutil txaleko gorri, Izar ederrak, Zerupeko izar, Segalariak, Neskatx' ederra*) ; on ne regrette même pas de n'y rien comprendre : on goûte, on savoure. On veut bien pardonner, même, à l'irruption d'un titre en Anglais (*The fly*) de Pascal Zavaro, tant cette mouche qui tourne obsessionnellement nous épate à travers l'ostinato du violon combiné avec une écriture vocale émiétée, inventive, souvent inattendue.

Les compositeurs basques de la génération actuelle s'ancrent délibérément dans la plénitude du chant de leurs ancêtres, tonal, homophone (Josu Elberdin, Eva Ugalde, Xabier Sarasola). Souvent, ils partent d'une mélodie ancienne qu'ils harmonisent avec des recherches d'écarts savoureux, jamais déstabilisants, toujours inventifs (Sarasola notamment). Tous se montrent attentifs à un traitement valorisant des voix, tant féminines que masculines. Chacun apporte l'enrichissement de son art personnel au renouvellement constant de l'art choral du pays basque.



Au compositeur Josep Vila i Casañas, le chœur Ascèse avait commandé une œuvre : *L'heure du berger* a restitué la totale plénitude du chœur mixte, dans la grande tradition chorale. Les traits personnels de la composition résident dans d'éphémères passages sonnante comme des chants orthodoxes (mais n'y a-t-il pas beaucoup de Russes en Pays basque ?) et surtout cette magnifique partition écrite pour le violon, mélodie libre tantôt folle tantôt rêveuse et qui accompagne le chœur jusqu'au recueillement final.

Les « grands compositeurs » (qu'on veuille bien me pardonner cette formule bien pratique) étaient à l'honneur parmi cette jeune génération basque. La *Vocalise* de Rachmaninov, dans un arrangement pour chœur, violon et violoncelle, est un bijou de réécriture qui renouvelle totalement l'intérêt de cette pièce trop connue. Le *Lamento* de Didon, extrait de l'opéra *Dido and Aeneas* de Henry Purcell (1659-1695) s'est trouvé transfiguré par une transcription dans laquelle le violoncelle assume le rôle vocal (la plainte déchirante de Didon) tandis que le chœur représente l'orchestre ; ceci se fait d'ailleurs un peu au détriment de l'inlassable « ground », ce fragment de basse répété de façon obsessionnelle dans la version originale et que l'on perçoit plus difficilement ici. Cependant, le violoncelle-voix-humaine d'Emmanuelle Bacquet envoûtait les oreilles et les cœurs. *Nostalgia* de Philippe Hersant (créée en 2008), sur un choral de Jean-Sébastien Bach, dit la fidélité de ce compositeur à la grande tradition baroque, déjà présente dans des œuvres antérieures. Le choral de Bach est ici davantage une trame pour l'invention qu'un thème à retravailler. L'esprit subsiste, bien plus que la lettre, un esprit de ferveur qui s'inscrit dans un immense crescendo, toujours plus emphatique phrase après phrase et qui se conclut dans une véritable acclamation chorale. Au-dessus des voix, peut-on dire, le violon s'élève : que dit-il ? Il s'impose solitaire, indépendant. Il cherche, il se cherche. Est-il une âme rebelle ? C'est ce que semble nous proposer le jeu passionné et ardent de Marina Beheretche. Finalement, c'est quand même lui, le violon, qui apportera l'apaisement, puis la réconciliation. Les *Trois beaux oiseaux du paradis* de Ravel, pièce difficile s'il en est, étaient magnifiquement interprétés par ces voix limpides et azurées. Du grand Ravel

(mais pas Basque pour deux sous, ici du moins)...

Il n'est pas douteux que Ravel aurait aimé rencontrer Josu Elberdin et entendre son *Segalariak*, lui qui prisait tant la rythmique basque, présente dans de multiples pièces, notamment sous forme de zortzikos. En effet, le concert s'achevait sur cette œuvre d'Elberdin, apothéose du rythme basque. Le charme inégalable de ces rythmes impairs, surprenants de ressources bondissantes, allégorie de l'allégresse populaire. Sur cette base traditionnelle, le compositeur réalise une œuvre de virtuosité, tant pour l'écriture que pour le chant tandis qu'un Irrintzina très stylisé jaillit soudainement d'une voix de soprano pour conclure cette interprétation parfaite.

Voix, corps et sons spatialisés : très loin de la fixité du chœur mixte habituel, Philippe Mendes a cherché à marier la souplesse et la mobilité de la musique chorale à des placements originaux de sa formation vocale en imaginant divers placements du chœur : le long des murs latéraux, dans l'abside derrière l'autel, regroupés en deux cercles, nombre d'idées de spatialisation très valorisante pour les voix et les instruments.

Une fois de plus, le goût très sûr de Françoise Gimbert et de son équipe a permis au public de Mélomanes Côte Sud d'entendre un concert dont l'originalité s'alliait avec une haute qualité artistique.

Georgie Durosoir.



Du 26 au 28 avril, deuxième édition de **Mélomanes fait son cinéma au RIO**
 En préambule, Jean-Louis Requenna nous décrit comment le réalisateur Stanley Kubrick – dont on projettera 2001, l'Odyssée de l'Espace - aborde la musique de ses films.



En 1961 Stanley KUBRICK (1928/1999) s'installe définitivement en Angleterre, dans la banlieue Londonienne. A 33 ans, il fuit le système hollywoodien, sa « fabrication de films » (usines à rêves !) et sa dernière mise en scène d'un « blockbuster » dont il ressort déprimé : *Spartacus* (budget de 13 millions \$!). Les diktats du producteur/acteur principal Kirk DOUGLAS, du studio UNIVERSAL distributeur, le révoltent en dépit du grand succès international du film : il veut monter ses propres productions, loin d'Hollywood, sur des scénarios choisis par lui.

Pour *Spartacus* Stanley KUBRICK outre le montage final qui lui a échappé (Final Cut) a détesté la musique « tonitruante » du compositeur Alex NORTH. Stanley a toujours aimé la musique sous toutes ses formes (classique, populaire, jazz, etc.) qu'il a écoutée tout au long de sa vie. Dans sa jeunesse à New York, dans le Bronx, il fréquentait les clubs de jazz. Il a même été tenté par une carrière de batteur : son idole était Gene KRUPA.

Le premier film de sa période anglaise est *Lolita* (1962) dont le scénario est issu du roman éponyme de Vladimir NABOKOV. Il y introduit en bande son des mambos et du cha-cha-cha alors fort à la mode. Son deuxième opus britannique est le *Docteur Folamour* (1964), farce tragique sur la « guerre froide », où des musiques martiales de la guerre de sécession viennent ponctuer le récit qui se termine par une catastrophe nucléaire : explosions de bombes atomiques sur une chanson de Vera LYNN « We'll Meet Again » ritournelle d'espoir chantée par les pilotes des bombardiers britanniques lors de la seconde guerre mondiale. Toute l'ironie de KUBRICK est là : une bande son qui contredit ironiquement les images : des déflagrations atomiques couplées à un chant d'espoir de survie.

Stanley KUBRICK associe l'image et le son, la vue et l'ouïe, d'une manière incongrue, de sorte que de l'agrégation de ses deux composants distincts, naisse un spectacle cinématographique qui les dépasse, nous surprend et ainsi, nous ouvre à d'autres sensations esthétiques et émotionnelles.

A partir du *Docteur FOLAMOUR* (*Dr. Strangelove* en VO) Stanley KUBRICK fêru de musique et maître de son art (il a obtenu grâce à ses succès commerciaux une grande autonomie financière vis à vis des majors hollywoodiennes... et il demeure éloigné des studios californiens) n'emploiera que des musiques existantes.

En 1968, Stanley KUBRICK nous propose son opus magnum : *2001, l'Odyssée de l'Espace* (*2001 : a space odyssey* – budget 12 millions\$ - 2 ans ½ de tournage dans les studios londoniens de la MGM British - format 70mm – son stéréo). Dès l'ouverture de ce film phare, énigmatique, nous entendons le poème symphonique de Richard STRAUSS *Ainsi parlait Zarathoustra*. D'autres musiques « classiques » nous sont proposées tout au long de ce chef d'œuvre cinématographique : *Le Beau Danube Bleu*, *Atmosphères*, *Lux aeterna*, *Requiem* de Georg LIGETI, etc...

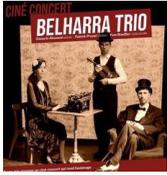
Les studios MGM avaient commandé la musique du film à Alex NORTH compositeur réputé pour les « grands films ». Pas une note de ce dernier n'a été retenue par Stanley KUBRICK dans la version définitive du film !

Dans un interview avec Michel CIMENT (Directeur de la revue de cinéma *Positif*) il déclare qu'il ne voit pas l'intérêt de travailler, après tournage, avec un compositeur qui écrira une musique plus ou moins bonne pour le film alors même qu'il existe des milliers d'œuvres musicales dont certaines peuvent parfaitement s'adapter à un long métrage.

Dès lors, pour ses films suivants : *Orange Mécanique* (1971), *Barry LYNDON* (1975), *Shining* (1980), *Full Metal Jacket* (1987), *Eyes Wide Shut* (1999), Stanley KUBRICK choisira avec grand soin la musique de chacun de ses films à partir de son immense discothèque.

Jean-Louis Requenna.

Les photos illustrant les articles sont dues à Nicolas Gimbert.



Comme l'an dernier, la programmation de films s'articule autour de deux événements :

- Un ciné-concert le samedi 27 avril à 17 heures. Sur scène, le Belharrà Trio (piano, violon, violoncelle) interprètera la musique écrite spécialement pour deux courts-métrages muets de 1920 avec Harold Lloyd pour acteur principal.
- Le dimanche 28 avril à 16h30, on retrouve Denis Gauthier, déjà venu pour la 1^{ère} édition, qui nous entretiendra sur les Duos et les Chœurs d'opéra. La conférence sera suivie de la projection du film **Farinelli** (1995, ressorti en 2018), vie romancée d'un célèbre castrat italien au XVIII^e siècle. L'ensemble *Les Talens Lyriques* sous la direction de Christophe Rousset a réalisé la bande-son qui a connu un succès phénoménal.



En ouverture, le vendredi à 20h30, *Mort à Venise* (1971, ressorti en 2019) de **L. Visconti**, adaptation d'un roman de Thomas Mann. En 1911, un musicien se retire à Venise pour retrouver l'inspiration ; un jeune adolescent à la beauté insouciante le trouble. Une ambiance feutrée, lourde par moments, rehaussée par la musique de Mahler (3^e et 5^e symphonies). Chef d'œuvre absolu.



Le samedi à 14 h , *Liz et l'Oiseau Bleu*, (avril 2019) film d'animation de la jeune japonaise Naoko Yamada. L'amitié de deux jeunes musiciennes d'orchestre qui s'interrogent sur leur avenir. Tout y est délicat : le trait, les couleurs, les sentiments.



Après le ciné-concert, à 19 h, *Cold War* (2018) de Pawel Pawlikovski. Au temps de la guerre froide entre la Pologne stalinienne et le Paris post-Libération, une chanteuse passionnée et un pianiste épris de liberté tentent désespérément de vivre un amour impossible. Ici, pas d'illustration musicale, mais des musiciens à l'œuvre à l'écran. Chants populaires, musique classique et jazz ! Un beau florilège et un noir et blanc somptueux.



Et pour clore la journée du samedi, à 21 h, 2001, l'Odysée de l'Espace. Cf *supra* l'article de J.L. Requenna. Hervé Tourneur, gestionnaire du Rio en fera la présentation.



Dimanche, à 14 h, *Rendez-vous de Juillet* (1949, ressorti en 2016) de Jacques Becker. Les aspirations d'une bande de jeunes à Paris, juste après la Libération. Ils dépensent toute leur énergie entre un projet d'expédition en Afrique, le théâtre et un club de jazz où Claude Luter joue son propre rôle, à cette époque où il était considéré comme le chef de file du revival du style *New-Orleans*.